

PENTAGRAMME

**LECTORIUM
ROSICRUCIANUM**

1986

OCTOBRE — 1986

Sommaire :

La transfiguration du corps éthérique

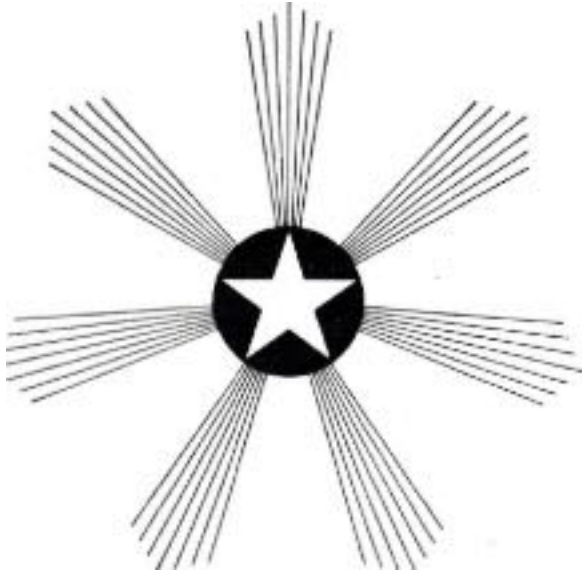
L'homme est sans espoir à moins que...

La Gloire de Saron (I)

Être travailleur c'est être présent

Tradition et liberté (II)

Jeunesse et Jeunes



La transfiguration du corps éthérique

Souvent nous débattons en nous-mêmes la question suivante : « Est-ce moi qui désire quelque chose, ou est-ce l'autre en moi ? Comment faire la différence ? Comment être certain que mon aspiration, mes idées, mes opinions sur l'apprentissage, sur le chemin, ne proviennent pas du moi mais de la nouvelle âme en devenir ? »

Pour résoudre ce problème il faut partir des deux états de conscience différents qui sont les nôtres : l'état de conscience qu'explique totalement la nature dialectique, qui met en jeu l'intelligence biologique et la sensibilité naturelle ; et l'état de conscience gnostique provenant d'un pouvoir de penser nouveau, complètement différent, ainsi que de l'atome-étincelle-esprit, la rose du cœur. Ces deux états de conscience peuvent donc être présents dans notre personnalité et l'utiliser, donc y jeter le trouble. La confusion y règne jusqu'au moment où l'un de ces deux états domine sans conteste et prend la direction de la vie.

Ces deux états de conscience proviennent d'une âme : l'état d'être né de la

nature provient de l'âme-sang, l'état d'être né de la gnose provient de la nouvelle âme en devenir. Deux âmes utilisent la même personnalité comme moyen d'expression, c'est là tout le problème.

En tant que personnalité, nous n'avons pas besoin de nous adapter à la première âme. Chaque atome de notre être y est accordé, exception faite de l'atome originel. L'âme née de la nature forme la quintessence de notre conscience. C'est la vie dans la nature dialectique, dans la matière, qui a développé notre conscience. Celle-ci a traversé une très longue série d'expériences et en a été renforcée d'autant. Cette conscience, surtout au début, s'est fondée principalement, sur la mémoire.

La mémoire, dans le sanctuaire de la tête, a inscrit et retenu certaines expériences. Et à travers la grande complexité de ces expériences, la mémoire a développé un certain penser, à l'aide duquel nous réfléchissons à la manière d'agir dans telle ou telle circonstance, pour éviter douleur et chagrin dans la mesure du possible. Et c'est ainsi que nous sommes devenus toujours plus conscients, toujours plus mûrs et toujours plus forts ; en un mot, plus conscients de notre moi. La conscience de soi et la conscience du moi sont une seule et même chose.

Nous avons utilisé notre pouvoir de penser, de raisonner - pouvoir façonné par les expériences et fixé par la mémoire - pour réussir notre vie aussi bien que possible, socialement, professionnellement et biologiquement. Après un certain nombre d'expériences, expériences surtout négatives donc de nature douloureuse, notre conscience a recherché la paix, l'harmonie et une liberté aussi grande que possible. Dans un élan du cœur, le désir d'une valeur supérieure nouvelle est né, et des idéaux, des valeurs humaines supérieures sont venus s'opposer à la froide raison.

Ainsi l'âme a-t-elle commencé, en quelque sorte, à se développer en nous. L'intellect s'est adapté à la nouvelle situation et a pris une orientation philosophique, On a conçu et appliqué mille et une idées ; on a étudié et analysé maints systèmes philosophiques ; et la grande recherche de l'unique vérité, qui expliquerait tout, a fait de nous des artistes, des philosophes, des scientifiques ou des religieux.

Ces tentatives ne nous ont toutefois pas apporté la libération véritable et absolue. Voyons clairement que notre intelligence, bien que policée et cultivée, que le

pouvoir de notre intellect, avec ou sans art, avec ou sans philosophie, avec ou sans religion, n'a rien créé d'éternel. Nous avons, certes, trouvé l'École de la Rose-Croix d'Or, nous avons même appris à connaître sa philosophie, mais cela également ne sert à rien.

Percevons clairement que notre conscience née de la nature peut faire autant d'expériences qu'elle le veut, mais ne franchit pas la frontière. Seule une conscience nouvelle, la conscience gnostique, fait tomber toutes les barrières de l'état d'être né de la nature. Aussi longtemps que rien de tel ne s'est encore manifesté, la même question inquiète revient toujours : « Est-ce encore la vieille conscience qui veut, ici, s'emparer des étoiles, qui veut atteindre quelque chose ? Ou bien est-ce déjà la conscience gnostique qui se présente avec un tout nouveau désir, celui que nous nommons, dans notre École Spirituelle, le désir du Salut ? »

Le joyau du pouvoir de discernement, prémisses de la nouvelle conscience, se développe à partir du désir qui naît de l'atome originel. Ce désir est celui de la sanctification. Il ne procède ni de nos sentiments, ni de nos émotions naturelles, mais de l'émoi de l'atome originel, que vivifie en nous la Force atmosphérique christique, le sang purificateur de Jésus Christ.

C'est ainsi que grandit dans notre être le désir intense de l'originel, de la Lumière, de l'unité avec le Divin omniprésent, en sorte qu'à un moment donné, nous pouvons célébrer intérieurement ce que l'on appelle la fête de Noël. En nous un autre état de conscience est né, en effet, et la nouvelle âme s'éveille. Par le chagrin et la souffrance, par la reconnaissance même de ne plus rien pouvoir réaliser, nous transformons notre désir en désir du salut. Alors, dans cette situation, dans cet émoi du cœur, dans ce moment critique pour la vieille conscience, au début d'un nouveau développement du sanctuaire de la tête, la Gnose entre avec nous en liaison.

Ne pas servir deux maîtres ...

On dit déjà dans la Bible qu'il est impossible de servir deux maîtres à la fois. C'est pourquoi la nouvelle conscience ne progresse que si l'ancienne est prête à se retirer, à s'effacer, à disparaître. Dans la mesure où vous y parvenez, une nouvelle force magnétique, la force de la Gnose, pénètre votre être et enflamme le quatrième chandelier du sanctuaire de la tête. Vous ne renoncez pas seulement à quelque chose, vous ne vous efforcez pas seulement de mourir

selon le moi, simultanément vous gagner quelque chose de nouveau, vous obtenez la force gnostique de l'âme.

Le danger existe, cependant, que vous essayiez de saisir la force de Lumière en oubliant quelle en est la condition : *l'endoura*. C'est bien en concordance avec notre nature biologique ordinaire de vouloir non seulement atteindre, mais posséder directement la Gnose, en plus de tout ce que nous avons déjà atteint, en plus de tout ce que nous avons déjà acquis !

Admettons que tous les élèves de l'École Spirituelle aient une réelle aspiration, mais sont-ils tous capables d'un don réel ? Telle est pourtant la condition de la réussite sur le chemin transfiguristique ! C'est parce que nous l'oublions toujours, parce que nous donnons trop facilement à *l'endoura* la seconde place que la nouvelle conscience ne se développe pas au rythme où nous le souhaitons et que revient sans cesse de nouveau l'inquiétante question : « Qui, en moi, aspire à la Gnose : mon moi ou la nouvelle âme ? » La nouvelle conscience ne peut persister, la nouvelle âme ne peut se développer progressivement que si nous nous tenons chaque jour dans *l'endoura* ; c'est à cette condition que le nouveau fluide de conscience se manifeste et se fixe dans notre personnalité quadruple.

Au début de cet exposé nous disions que notre personnalité entière s'accordait à l'âme née de la nature. Si donc la nouvelle âme, avec la nouvelle conscience, veut utiliser cette personnalité, celle-ci doit se transformer. Le début de cette transformation, c'est *l'endoura* ; et le processus de transformation se concrétise dans la transfiguration.

La transfiguration n'a pas seulement trait au changement de notre conscience et au fait que cela nous entraîne à envisager la vie différemment, elle concerne très concrètement notre personnalité et ses quatre corps.

Vous savez que notre corps matériel a un double éthérique, nommé aussi corps éthérique ou corps vital. Ce corps éthérique possède à peu près la même forme que le corps physique ; il en constitue la matrice et il en permet la manifestation. C'est pourquoi il est dit, dans l'enseignement universel, que tout commence dans le corps vital, dans le corps éthérique. Si quelque chose de nouveau se constitue, cela apparaît en premier lieu dans le corps éthérique. Il est donc logique que la nouvelle âme, le point de départ de la nouvelle conscience, se développe dans le corps éthérique et que, de ce fait, elle le transforme.

Notre corps éthérique est composé des quatre éthers connus, se succédant suivant leur densité et leur vibration. Dans le corps vital, nous reconnaissons un système de lignes de force démontrant une étroite concordance avec notre système nerveux. Le corps vital est donc l'organe central grâce auquel les éthers sont concentrés et différenciés selon leur fonction, pour être ensuite transmis au corps physique. Le corps physique respire, pour ainsi dire, les éthers. Il les assimile principalement par la peau. C'est notre champ magnétique, notre source magnétique personnelle, le noyau de l'âme dans la quatrième cavité cérébrale, qui apporte et maintient les éthers dans l'état que nous connaissons et qui nous est sensible. On peut en conclure que l'état de l'âme détermine l'état du corps éthérique et que l'état du corps physique se manifeste en conformité. La renaissance de l'âme, qui provoque le changement total du champ magnétique personnel, suscite donc un champ vital personnel absolument nouveau, entraînant par conséquent une assimilation éthérique totalement nouvelle.

Il le faut, car le corps vital et le corps physique ordinaires sont fondamentalement impropres aux nouveaux processus d'assimilation. Ils sont, en effet, accordés à la vieille âme-sang. La création d'un nouveau corps éthérique, d'une nouvelle structure de lignes de force, est donc nécessaire. Ce nouveau corps va pouvoir assimiler les nouveaux éthers — les quatre nourritures saintes — qui ont une tout autre vibration que les éthers ordinaires de la nature de la mort. L'intégration des purs éthers christiques avec une personnalité de la nature de la mort est impossible. C'est pourquoi le corps éthérique doit d'abord transfigurer.

Le changement de l'atome

L'atome prismatique du corps éthérique est composé d'éther chimique et d'éther vital. L'éther réflecteur et l'éther lumière l'entourent sous forme de petits nuages. L'assimilation des nouveaux éthers dans le corps vital disperse les petits nuages d'éther réflecteur et d'éther-lumière dialectiques. Il faut donc que les atomes prismatiques d'éther vital et d'éther chimique soient remplacés. Pour ce faire, les atomes matériels doivent l'être aussi. Ce qui s'obtient par un comportement d'une grande pureté et le brisement du moi, comportement qui suscite un attouchement par la Lumière de la Gnose, de sorte que les atomes matériels changent complètement de nature et de caractère. Les nouveaux atomes prismatiques, qui se sont simultanément emplis des nouvelles forces éthériques, réagiront de ce fait spontanément.

Par le maintien conséquent d'un comportement axé sur *l'endoura*, la nouvelle âme peut donc se manifester dans le corps éthérique. Elle devient ainsi activement autocréatrice et engendre d'elle-même une nouvelle structure de lignes de force, au centre de laquelle se dresse la colonne de feu aux sept aspects.

Ce sont les sept nouveaux chakras du nouveau corps éthérique ; en même temps se développe un corps physique nouveau, d'une structure très affinée et d'une forme ennoblie. Le corps vital est alors devenu parfaitement indépendant de l'ancien corps physique.

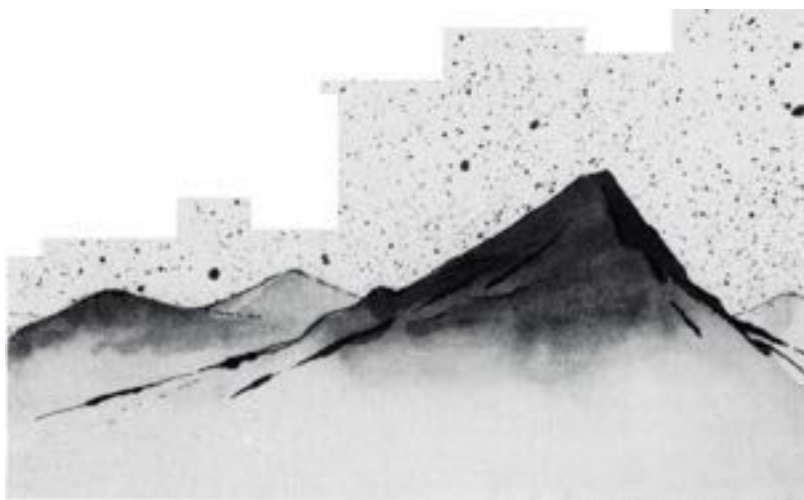
Par une nouvelle polarisation éthérique, la mort est vaincue et l'éternité gagnée. Il n'existe plus que la nouvelle conscience, une conscience d'éternité, une conscience universelle. Et la question de savoir qui aspire à la Gnose, le moi ou la nouvelle âme, n'a plus de raison d'être. Le problème a disparu en même temps que l'ancien moi.

La Direction Spirituelle

L'homme est sans espoir à moins que ...

« La folie ne dépend ni du temps ni du lieu. Elle est intemporelle et universelle, bien que sa forme soit déterminée par les habitudes et les opinions d'une époque ou d'un lieu déterminé. La folie n'est pas liée à une certaine forme de gouvernement, elle est le fait aussi bien des monarchies et des oligarchies que des démocraties. Elle n'est pas non plus caractéristique d'un certain peuple ou d'une certaine classe. Folie et perversion sont tellement le propre de l'homme que nous pourrions nous demander pourquoi nous attendons autre chose des gouvernements. La folie des gouvernements a toutefois plus d'influence sur les hommes que la folie individuelle, donc ils ont davantage l'obligation d'agir raisonnablement. C'est juste et parce qu'on le sait depuis longtemps, on se demande pourquoi l'homme n'a pas pris des précautions et institué des garanties dans ce domaine.

L'élément qui joue un rôle marquant, dans un gouvernement, est l'obstination, source d'illusion sur soi. Obstinsés sont les gouvernants qui jugent une situation avec un parti-pris rigide, négligeant ou rejetant tout indice susceptible d'orienter dans une direction différente.



Les obstinés se comportent selon leur désir que les choses se développent sans qu'ils aient à se préoccuper de la réalité. C'est de l'obstination de refuser d'apprendre les leçons de l'expérience, et en cela ont particulièrement excellé les gouvernants moyenâgeux du dix-neuvième siècle. » (Barbara Tuchman, *De mars der dwaasheid*, Elsevier, AmsterdamBrussel, 1984, traduction du titre : Le Panier du Fou).

Ce livre fait honte sans contestation possible, car les documents historiques annexés sont si accablants qu'il faut se résoudre à le constater : « L'homme ne peut pas faire autrement. » Celui qui s'affaire quotidiennement et pense encore que la vie a du bon, sera bien désillusionné toute agitation conduit droit à la folie car, en réalité, il ne peut supporter de ne rien faire et de voir que tous ses efforts, tout son travail, toutes ses démolitions et constructions ne mènent à rien. Cette constatation fait conclure, purement et simplement, qu'il n'y a aucun espoir pour l'homme dans ce champ de vie. Ce qu'il veut, il ne peut pas le faire, et ce qu'il peut faire, il ne le veut pas.

Appel au secours

Dans cette situation, il appelle parfois au secours. Mais impossible de demander de l'aide aux hommes ! Aucun n'est capable de l'aider. Les réponses qu'il reçoit ne sont que l'écho de ses propres paroles ou questions.

« Le monde est comme une montagne. Ce que l'homme dit de bien ou de mal, il l'entend toujours répété par l'écho de la montagne. S'il croit avoir bien parlé mais que la montagne lui réponde de façon vulgaire, cela est impossible. Il est impossible qu'un rossignol chante dans la montagne et que tu entendes en écho le croassement du corbeau. Si tu entends le braiement d'un âne, alors tu sais avec certitude que tu as parlé comme un âne. » (*Rumi, Het is wat het is, Amsterdam, 1978*) L'homme n'a rien à demander aux dieux. Les dieux vivent dans leur propre monde. Pour autant qu'ils aient de l'intérêt pour les hommes, celui-ci est déterminé par la parole suivante : les hommes sont la pâture des dieux.

L'homme qui demande court donc le risque de devenir une victime. L'homme qui cherche s'engage sur un chemin où des milliers de gens sont prêts à l'aider, tout comme dans un supermarché des milliers de produits s'offrent pour satisfaire sa convoitise. L'acheteur, le chercheur, ne voit jamais la concurrence acharnée qui fait rage derrière le décor. L'homme n'a absolument aucun espoir,

tout est souffrance.

Telle était déjà la froide constatation du Bouddha après avoir reçu l'illumination.

Les dieux de ce monde, les gouvernants du champ terrestre, n'ont aucun intérêt à ce que l'homme parvienne à l'illumination. Ces dieux ont la mainmise sur l'homme, car ils sont l'écho vivant de ses sempiternelles recherches et de ses questions à répétition. Celui qui a vu l'inanité du penser, du sentir, de l'agir et du vouloir, y est confronté une dernière fois, sous toutes sortes de formes et d'apparences, avant de pouvoir y renoncer. Le feu de la vie flambe violemment avant de pouvoir prononcer ces paroles avec une profonde conviction intérieure : « Je ne sais rien, je ne peux rien, je ne veux rien, je n'ai besoin de rien, je n'étudie rien, je ne cherche rien, je ne désire rien, ni du ciel ni de la terre. Je suis le premier, et le dernier. » *

Tout homme qui désire cesser de flâner aux étalages du supermarché spirituel doit traverser ce feu. Pour un homme élevé religieusement, c'est vivifiant de parvenir un jour à la conclusion de ne plus pouvoir être religieux. Cela veut dire qu'il se détache des dieux, qu'il prend lui-même le gouvernail en main et ne s'abandonne plus aveuglément à une puissance inconnue, quel que soit son nom. Quand un homme surmonte sa honte et voit les choses objectivement, d'un regard lucide, il éprouve qu'il n'y a pas d'espoir de mener dans ce monde une vie digne de l'homme et il voit, en même temps, que tout est fait pour anéantir ou contrecarrer la moindre possibilité d'accession à la dignité humaine.

Les cinq chemins

On dit du Bouddhisme que ce n'est pas une religion, car il demande à l'homme de parvenir à une perception objective, sans fuir, ou sans même avoir la possibilité de se plaindre de son sort. C'est voir la réalité des faits dans toute sa nudité et en tirer les conclusions, si bien que la réalité nue disparaisse elle-même et que toutes les existences cessent d'être.

Dès que le Bodhisattva, le dernier Bouddha, parvint au point où il ne désirait plus rien et qu'il eut résisté à toutes les attaques du monde de la pensée et du sentiment, il vit « comment chaque âme humaine renaît en raison de sa propre

* Les figures secrètes des Rose-Croix des 16^e et 17^e siècles.

conduite, sur l'un des cinq chemins de l'existence : elle tombe en enfer, ou se dégrade jusqu'à une existence animale, ou devient un esprit, ou s'élève et renaît en un dieu, ou bien acquiert une forme humaine. « Il prit conscience de la manière dont tous les êtres sont trompés et comment les cinq facteurs d'obscurité conduisent d'eux-mêmes au mal :

en premier : les formes visibles,

en second : la sensation douloureuse et agréable,

en troisième : le penser, en quatrième : les actes,

en cinquième : la conscience de l'âme.

« Tous activent les cinq formes du désir... Ainsi les hommes sont entraînés ... De là naissent les racines du mal qui mènent à la souffrance ... Si l'on est à même de mettre fin à la tendance aux attachements ... alors la souffrance disparaît, de même qu'il n'y a pas de feu si le combustible manque. C'est ce qu'on appelle le chemin du non-agir, qui délivre du monde. A présent le Bouddha savait de lui-même qu'il avait extirpé les racines du mal... Naissance et mort n'existaient plus pour lui...sa tâche était accomplie, il avait acquis la pleine sagesse. » (*Het leven van de Bouddha, La vie du Bouddha, Meulenhoff, Amsterdam, 1978*) Tout était pour lui devenu transparent, il était libre de tous les mondes. Il était libre... et les autres, dont il voyait la vie sans perspective, absolument profane et dénuée de tout espoir ? Pendant sept fois sept jours il resta dans la solitude, jouissant de la béatitude de la délivrance ».

« Deux marchands qui voyageaient s'approchèrent de lui et lui offrirent des gâteaux de riz et du miel. Le Bouddha prononça les paroles suivantes : « Bienheureuse la délivrance du mal ; bienheureux l'absence de désir et la perte de tout orgueil qui jaillit de la pensée « Je suis ». J'ai découvert la vérité profonde, qui est sublime et confère la paix, mais elle est difficile à comprendre ... L'homme de ce monde ne comprendra pas l'enseignement, car pour lui, le bonheur n'existe que dans la personnalité, et la béatitude, qui consiste dans le parfait abandon à la vérité, est pour lui incompréhensible. Il appellera résignation ce qui est pour l'illuminé la plus pure des joies. Il verra l'anéantissement là où le parfait trouve l'immortalité. Il considérera comme mort ce que le vainqueur du moi sait être la vie éternelle. La vérité demeure cachée à ceux que retiennent prisonniers les chaînes de la haine et de la convoitise. Le nirvana reste incompréhensible et mystérieux pour l'esprit vulgaire, que les

intérêts du monde embrument. Si je prêche la loi et que l'humanité ne la comprend pas, je n'en aurai que fatigue et désagrément. » (Paul Carus l'Evangile du Bouddha, chap XIV).

L'octuple chemin

L'homme est absolument sans espoir, à moins qu'une brèche s'ouvre dans son champ de vie. L'homme a une chance d'entendre l'enseignement annoncé et de percer les murs de sa prison dans le plus grand réalisme.

« Il est des êtres presque purs de **la** souillure du monde et de l'attachement au monde. Ils sont perdus s'ils n'entendent pas la prédication de la doctrine. Mais s'ils l'entendent, ils auront la connaissance et parviendront à l'entendement ; et le Bouddha dit : que la porte du Nirvana soit largement ouverte pour tous ceux qui ont des oreilles pour entendre. Puissent-ils recevoir l'enseignement en toute disponibilité. » (Evangile du Bouddha).



L'homme est sans espoir à moins de choisir le noble chemin octuple et de le parcourir au long de sa vie. Celui qui fait cela voit le déroulement de la folie en lui-même et donc dans le monde. Sa décision ne dépend plus de maîtres ou de directeurs, qui dirigent et gouvernent le plus souvent dans l'impuissance. L'octuple chemin devient son programme de vie ; il s'y applique et parvient ainsi à surmonter sa honte de la seule et unique manière possible.

L'octuple chemin est :

- 1 — l'entendement vrai
- 2 — les intentions vraies
- 3 — la parole vraie
- 4 — l'acte vrai
- 5 — la vraie manière de pourvoir à sa subsistance
- 6 — l'aspiration vraie
- 7 — les pensées véridiques
- 8 — le véritable état de repos intérieur.

1 — L'entendement vrai

On doit comprendre les quatre nobles vérités, à savoir l'existence de la souffrance, la cause de la souffrance, la cessation de la souffrance, l'efficacité de l'octuple chemin.

Par l'entendement vrai, on sait que tout est passager, que rien ne subsiste, que tout est reflet. L'entendement vrai dissipe toute spéculation inutile. Celui qui a l'entendement vrai laisse derrière lui questions, suppositions, spéculations et tout ce que l'homme produit. Celui qui a l'entendement vrai renonce aux systèmes « édifiés » dans sa personnalité. Il n'a plus aucun doute ; les règles et les rites extérieurs ne lui parlent plus. Rancunes ou vengeances lui sont devenues parfaitement étrangères. Celui qui vit jusqu'au bout l'entendement vrai laisse derrière lui les seize formes du doute : « *Ai-je bien vécu ou non dans le passé ? Comment étais-je et qui étais-je ? En quels états d'être ai-je été dans le passé ? Vivrai-je dans l'avenir ou non ? Comment serai-je et qui serai-je ? Dans quel état d'être ? Le présent aussi me remplit de doute. Suis-je ou ne suis-je pas ? Que suis-je ? Qui suis-je ? Comment suis-je ? D'où vient mon être-moi ? Où va-t-il ?* »

Celui qui possède la compréhension véritable, perce à jour les six aspects du moi et abandonne toutes les fixations l'entraînant à la spéculation : « *Ai-je un moi ? Je n'ai pas de moi ! Avec le moi je reconnais le moi absolu ou avec le moi je reconnais le non-moi, ou avec le non-moi Je reconnais le moi, ou bien ai-je un moi qui sent, qui souffre, qui se réjouit, qui agit bien ou mal ? Ce moi est-il permanent, non soumis au changement, est-il éternel ?* »

Celui qui *est* cette compréhension entre dans le courant plutôt que d'être souverain sur la terre, plutôt que de renaître dans le royaume des dieux, plutôt que d'être souverain de tous les mondes. Celui qui possède l'entendement vrai est libre de la connaissance du monde et du monde supérieur. La connaissance du monde est celle des actes bons, des bonnes offrandes, et de leurs conséquences dans la vie. La connaissance du monde supérieur est la connaissance du chemin : comment l'on devient un saint, un libéré. Celui qui vit avec l'entendement vrai n'est rien selon ce monde terrestre, et ne produira plus rien dans ces contrées terrestres.

2 — *Les intentions vraies*

L'intention vraie est de ne plus avoir d'intentions du tout, de ne plus créer, dans la vie, la moindre projection sur le moindre écran. L'intention vraie a trois compagnons : entendement, effort juste, vigilance.

3 — *La parole vraie*

C'est ne pas mentir par la parole. C'est ne pas semer la discorde par la parole. C'est ne pas brutaliser par la parole. C'est ne pas bavarder. C'est parler sans laisser de traces, aussi bien dans ce monde qu'au-dessus du monde. La parole juste a trois compagnons : entendement, effort juste, vigilance.

4 — *L'acte juste*

C'est ne pas tuer, ne pas dérober ; c'est l'acte créateur juste, dans ce monde et au-dessus du monde, avec le juste entendement, par l'effort juste et toute la vigilance nécessaire.

5 — *La vraie manière de pourvoir à sa subsistance*

C'est n'accomplir, pour gagner son pain, aucun acte contraire à ce qu'il y a de plus profond dans notre cœur. Tous nous connaissons bien les subtilités de notre être pour sauver sa peau.

6 — *L'aspiration véritable*

C'est l'aspiration à l'abandon, preuve de l'ascèse intérieure ; l'aspiration à la victoire, preuve de l'acte juste dans la connaissance de soi ; l'aspiration au réveil,

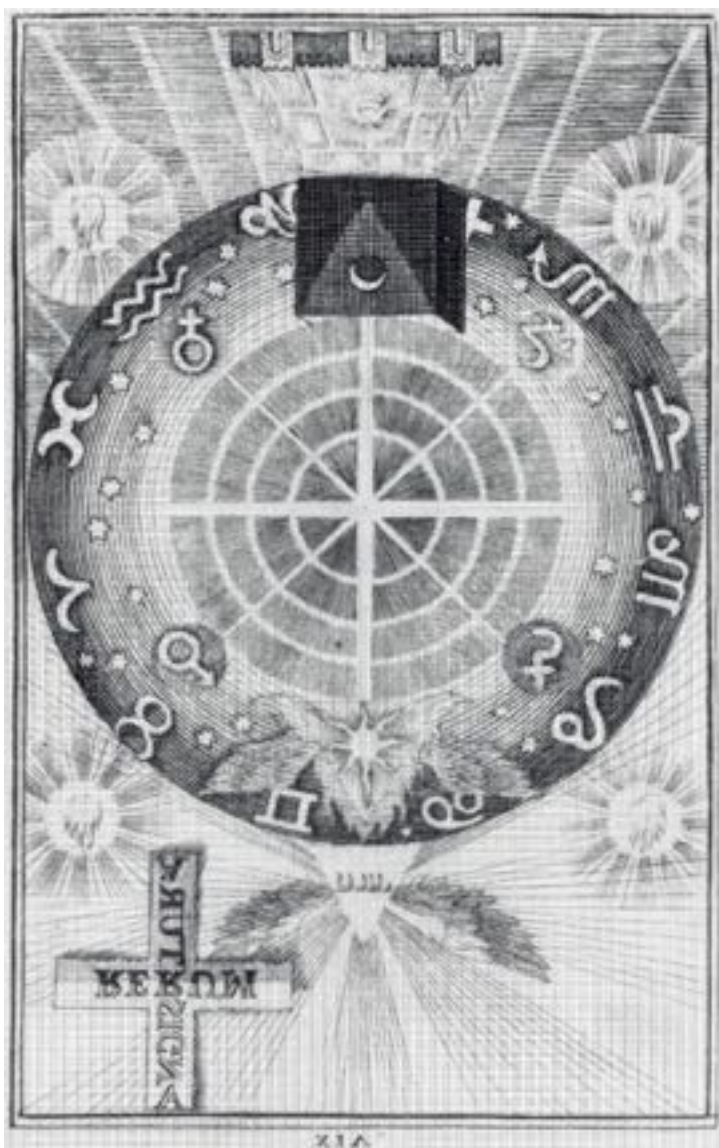
preuve, non de l'emprisonnement, mais de la libération de l'être essentiel en soi-même ; l'aspiration à la stabilisation, preuve d'une vie aussi stable que possible, bâtie sur l'essentiel.

7 — Les pensées véridiques

C'est l'intelligence juste, la vigilance juste, l'attention juste, en regard du corps, du sentiment, de l'esprit, des courants vitaux et impulsions vitales.

8 — Le véritable état de repos intérieur.

C'est être en état de tracer le cercle parfait.



La Gloire de Saron I

Sur l'auteur de la *Gloire de Saron*

Jane Leade (1624-1704) naquit en Angleterre dans une famille unanimement respectée du Norfolk. Peu de choses sont connues de sa jeunesse, excepté le fait qu'à l'âge de 15 ans, au cours d'une soirée dansante le soir de Noël, elle eut sa première expérience mystique, prélude d'une vie intérieure pleine de richesses.

Elle se maria à l'âge de vingt ans. Après une vie conjugale très harmonieuse, au cours de laquelle elle eut quatre filles, son époux mourut et dès ce moment elle consacra exclusivement sa vie à Dieu et à ses inspirations. Peu de temps après la mort de son époux, elle entra en contact avec John Portage, mystique qui lui fit connaître les écrits de Jacob Boehme (1575- 1624), dont il était un grand admirateur. Elle y trouva la confirmation de ses propres expériences intérieures et y apprit, en outre, comment les traduire par écrit, afin de les mettre au service des chercheurs de vérité. John Portage et Jane Leade fondèrent ensemble la Société des Philadelphes, nommée ainsi d'après la sixième communauté de l'Apocalypse (« Voici ce que dit le Saint, le Véritable, celui qui a la clef de David, celui qui ouvre, et personne ne fermera, celui qui ferme, et personne n'ouvrira. Je connais tes œuvres. Voici, parce que tu as peu de force et que tu as gardé ma parole, et que tu n'as pas renié mon nom, j'ai mis devant toi une porte ouverte, que personne ne peut fermer »)

Cette société, bien qu'elle cessât d'exister dès les années 1725, après la mort des disciples de Mrs. Leade, influença néanmoins fortement la pensée religieuse européenne de ce temps. Si les idées de Boehme, passant par le continent (et surtout par Amsterdam), pénétrèrent jusqu'en Angleterre, les écrits de John Portage et de Jane Leade — en particulier « Revelations of Revelations » — furent à leur tour traduits en allemand, à la suite de quoi ils eurent une très vaste diffusion et beaucoup d'adeptes.

L'écrit dont nous allons maintenant publier des extraits dans le Pentagramme, sous le titre *La Gloire de Saron*, est tiré de la *Fontaine des Jardins* et parut aux alentours de 1698. En lisant, on tiendra compte du fait que la langue, le style et le vocabulaire sont ceux d'une époque disparue depuis longtemps. Ce qui

n'enlève rien à la valeur du contenu.

I. Le premier jour du mois de mai, l'an 1 700, tôt le matin, je réfléchissais en mon esprit aux nombreuses années écoulées derrière moi et songeais en moi-même à la manière dont Dieu avait fait connaître les révélations qui me visiterent, le plus souvent sous forme de paroles et d'analogies voilées, destinées à figurer et à éclairer les choses célestes. Et tandis que je songeais en moi-même à ce que l'aujourd'hui pourrait bien manifester encore, vu qu'au cours des années passées, j'avais douloureusement attendu quelque chose de grandiose et de merveilleux, en regard de la série d'images de la gloire du règne de Christ présentées de façon nouvelle ; et que déjà, à cause de mon grand âge et de cette longue attente, j'étais désireuse d'être délivrée et dépouillée de ce corps, de sorte que je pusse entrer dans le corps qui est incorruptible, dans la foi et la ferme confiance en un règne triomphant, avec Christ, sous l'égide des esprits justes et parfaits, qui si puissamment œuvrent en moi et sont avec moi dans une communion si réelle qu'ils m'ont saisie et me tiennent, au point d'avoir éveillé en moi le désir de pouvoir, malgré tout, séjourner auprès de leur Seigneur et Rédempteur, qui est aussi le mien ; tandis que j'examinais de tous côtés cette matière en mon esprit, le Verbe éternel se tourna vers moi et dit :

« Ne fixe pas trop tes pensées sur l'écoulement de toutes ces années, ou rondes du temps, et ne nourris aucune crainte, mais inquiète toi de n'avoir pas encore atteint l'âge du plein épanouissement, où aucune faute ou défaut n'est plus trouvé. Car un autre temps doit encore venir pour toi, dans lequel, telle une plante transplantée, tu séjourneras dans une condition paradisiaque avec ceux qui, avec toi et près de toi, sont élus dans une même unité de foi, afin de former ensemble l'authentique État de Saron, qui, telle l'aurore qui point au commencement d'un nouveau jour, s'établira sur la terre plongée dans une nuit obscure, aussi terrible qu'une armée apparaissant au grand jour tous étendards déployés, et dotée de forces protectrices invincibles. »

II. Après que le Seigneur m'eut adressé ces mots, apparut devant l'œil intérieur en contemplation de mon esprit l'image d'une rose à la tige d'or. Le sol où elle croissait était une terre affinée, pure et glorieuse. Les pétales de cette rose étaient au nombre de douze. Chacun se distinguait des autres par sa propre couleur, semblable aux couleurs diaphanes de l'arc-en-ciel que l'on voit autour du trône de l'Agneau. Au milieu de cette rose, croissait une graine teintée d'or, qui répandait un parfum si noble et si suave que la rose attirait en bas vers elle les vertus et les forces du Royaume céleste ; lesquelles se manifestaient comme

autant d'yeux de feu, déversant leurs rayons sur la graine, afin de la réchauffer et de la rafraîchir. Après quoi, elle se déroba de nouveau à ma vue.

III. Cette disparition à mon regard me fit réfléchir à ce que cela signifiait et donnait à entendre. Il me fut toute fois ordonnée de rester silencieuse et de ne pas m'en enquérir avant que cela me soit accordé. Comme je gardai alors mon esprit tout-à-fait silencieux et restai dans l'attente de percevoir ce qui me serait encore donné à connaître, le matin suivant, après que j'eus élevé mon cœur vers Dieu et envoyé jusqu' à Lui quelques soupirs intérieurs de mon âme, la rose apparut de telle sorte qu'elle me montra de nouveau, sur la même racine, trois fleurs semblables à la première. Là-dessus, il me fut dit :

« Vois et observe bien cette triple fleur, car elle déposera une semence et la laissera tomber en vue de la multiplication de ces plantes, lesquelles remplaceront ce qui fut négligé et interrompu par la transgression, dans le Premier Paradis ; et qui sera néanmoins aujourd'hui ramené à la vie par celui qui jamais ne changera, parce qu'il lui est impossible de désobéir à l'ordre du Père. »

Sur cela, une brise douce et agréable s'éleva, de sorte que la semence aromatique, ou nard, se dissipa et se répandit sur tout l'enclos ; après quoi jaillit soudain un grand nombre de fleurs avec une même couronne multicolore ; beaucoup étaient encore en bouton, d'autres incitées à se déployer plus ou moins, grâce au zéphir déjà cité.

IV. Il me fut ensuite donné à comprendre qu'ici, en vertu d'un arrêt du conseil, on prit soin d'enclorre et de protéger ces jeunes pousses, car autrement des animaux de proie risqueraient d'entrer et de les faucher d'un coup de dent ; et les plantes sauvages ou les mauvaises herbes qui croissaient autour d'elles pourraient répandre leur odeur pestilentielle parmi elles, les endommager et les corrompre. Là-dessus, de la cour suprême et de l'assemblée du conseil, émana l'ordre de les enclorre d'un triple cercle. Le premier avait l'aspect d'un cercle de lumière dorée, le second avait l'aspect d'un cercle de lumière argentée, le troisième était un feu contenu, se consumant doucement, mais formant néanmoins une enceinte et une protection invincible. En me présentant ainsi ce principe de base de manière voilée, Dieu voulait me rendre encore plus manifeste ses intentions concernant ces choses et me montrer ce qui serait nécessaire dans un proche avenir.

V. Là-dessus, s'ouvrit le début du spectacle annonçant, pour un proche avenir, un état paradisiaque. Quelques plantes commencèrent à germer, bien qu'encore de nature anarchique ou informe et composite, ou bien toujours à l'état sauvage, de sorte qu'elles avaient beaucoup à souffrir du principe environnant de corruption et de sauvagerie. Là, mon attention se fixa sur l'état où se trouvait la graine de la rose de Saron, et l'on me montra comment, toute bien implantée intérieurement qu'elle fût, elle était néanmoins passagèrement encore faible, alors qu'en revanche, selon l'aspect extérieur de sa naissance dans la corruption, elle était forte et en pleine maturité, de sorte que cet aspect prédominait et attirait à lui la suprématie. D'autant plus qu'elle était aidée et stimulée en cela par les constellations sidérales et le principe extérieur tentateur, qui rendent tout très difficile à cette chose sainte et parfaite, et en empêchent et en retardent la croissance et le progrès. La sensibilité et la souffrance que cela provoque pénètrent si profondément dans la partie centrale de l'âme, que celle-ci est incitée intérieurement à rechercher et à examiner si cette graine et cette naissance divines auraient ou non la capacité, ou le droit et le pouvoir, de recouvrer ce qui s'est perdu. Cela me fut présenté sous forme d'une question me concernant moi-même en particulier, ainsi que les autres qui se trouvaient avec moi, à mes côtés, dans la liaison d'amour de la foi. Afin que j'en fusse assurée, apparut devant mes yeux le mémorial qui est dans le ciel. Je vis là que le conseil de la Sainte Trinité n'avait décidé et arrêté rien de moins que cela. Attendu que la Fleur Première, qui se déploya dans le Paradis, c'est-à-dire l'Homme créé à l'image de Dieu, se corrompit, perdit sa rose virginale, donc devint faible et sans force, et ensuite répercuta ce même effet dans toute la création, elle reporta sur toute sa descendance et sur toute sa race la malédiction, la mort et la misère, choses que nous pouvons tous confirmer. Cette plante désormais flétrie obtient *(lorsqu'elle est émue par un vent plein de grâce, souffle de la Divinité triple, donc qu'est éveillé à la vie ce qui était voué à la damnation et à la mort)* une nouvelle vie, qui s'éveille en tous ceux qui formeront la gloire du Nouveau Saron.

Et de même que la Première Créature perdit l'honneur d'enfanter une race sans tache, race qu'elle aurait dû procréer pour le plein développement des domaines bénis qui lui avaient été donnés, de même s'épanouit ici. La Fleur de Vie qui jamais ne flétrit ni ne périt, afin de remplir l'espace vide d'une race plus noble, d'un degré supérieur, grâce au passage dans le corps, ou matrice, de l'éternelle sagesse. Ces naissances spirituelles demeurent toutes cachées dans les formes corporelles visibles, car l'œil terrestre ne saurait encore supporter la gloire du

corps céleste ; jusqu'au jour où elles seront plantées ensemble dans un pareil jardin d'Eden, où nous porterons tous le même habit, les longs vêtements incorruptibles, semblables à la robe de notre Rédempteur glorifié.

VI. Si le Seigneur ne s'était pas humilié lui-même, dans sa clémence, et n'avait pas revêtu la forme méprisée que nous portons à cause de la chute, alors nous nous en serions estimés indignes. Souvent j'y ai moi-même réfléchi autant que cela fût en mon pouvoir, parce que je me sentais si nue et si faible et qu'il y avait en moi de telles marques de maladie et de faiblesse. Comme je me suis plainte parfois au Seigneur de ce corps misérable. Il m'a aimablement répondu et dit : *« Ne te lamente pas de cela et ne sois pas pusillanime, attendu que tu ne posséderas cette particularité si méprisable qu'un certain temps. Et cela d'autant plus que je n'ai pas dédaigné de la posséder pour l'amour de vous. Je n'ai toutefois pas permis que le corps qui s'éveille, grandit et se meut invisiblement pour l'accomplissement de toute justice, soit entravé par cela. Ainsi tu dois non seulement estimer que pareille chose n'est pas impossible, mais bien plutôt croire que tu parviendras peu à peu au même degré de perfection, si, un jour, la semence divine semée dans le nouveau cœur créé, évolue et croît pour devenir un corps spirituel semblable à mon corps. »*

Ce corps intérieur, si un jour il arrive à complète maturité et si l'occasion et la nécessité l'exigent, confèrera à la partie grossière du corps invisible, au moyen de la teinture couleur de rose, un éclat et une rayonnante magnificence. Toutefois ce n'est pas tant à la forme extérieure que nous devons reprocher défauts, manques et incapacités, mais plutôt à la racine intérieure du corps du péché, dont il faut avant tout envisager l'extirpation. Car tant que cette vie est forte, le spirituel demeure faible. Si, cependant, la rose de Saron, après sa germination et sa croissance, parvient à la floraison, de même que sa racine provient de la Divinité, elle se fera connaître comme un corps parvenu à la maturité parfaite, issu de la nature éternelle et planté dans le pays paradisiaque, et en conséquence la naissance extérieure dans la nature périssable disparaîtra, succombera dans sa propre racine et sera liée comme avec des chaînes de fer, afin d'empêcher que, par les caractéristiques du péché qui se mêlent en formes variées, elle domine et ne perturbe le gouvernement pacifique et serein de l'Esprit. Voilà le fondement véritable et essentiel de la libération de la création déchue.

VII. On doit, en même temps, remarquer qu'il est attesté par l'Esprit qu'il est très rarement et exceptionnellement donné, et à un petit nombre seulement, d'être les premiers à commencer cette plantation de Saron, les puissants héros de la

foi, tels des lys, qui apparaîtront comme la Fiancée de l'Agneau, semblables à la Jérusalem d'en-haut, et seront unis les uns aux autres comme des étrangers libérés, afin de former un Corps-Temple, dont Dieu, avec ses lumineuses étoiles de Sagesse et avec l'Agneau, sera la Gloire.

VIII. Ceci est symbolisé par les douze pétales de la rose, dont tu dois te souvenir et qui représentent, avec leurs couleurs étincelantes, les douze fondements ; elles désignent également les douze portes, renouvelant ainsi la vocation des douze races, non seulement celle des Juifs, mais de toute nation et de tout peuple.

Elles évoquent encore les douze disciples, qui doivent être scellés ensemble avec la rose triple qui apparaît au grand jour, croissant sur sa tige d'or. Et cela sera un grandiose et prodigieux miracle, quand apparaîtra cette Jérusalem constituée d'esprits si purs et si glorieux, rassemblés pour habiter un principe matériel si grossier, tout comme le monde extérieur se présente à nous actuellement.

IX. Ce sera la ville bien-aimée. Et si la race téméraire et injuste se lève contre elle et essaie de l'attaquer, elle ne pourra cependant pas se frayer un chemin à travers le triple cercle, qui établit autour d'elle une telle gloire protectrice qu'elle anéantira et consumera tout ce qui ose se tourner contre elle. Ce qui inspirera un grand effroi aux incrédules et aux rebelles.

X. Et il me fut ordonné d'annoncer et de témoigner que cette plantation de Saron authentique germerait effectivement, maintenant et à cette heure. Et que je devais sonner du cor, à cette fin, pour éveiller et revivifier la semence qui, depuis des siècles, est enfouie et ensevelie dans la terre paradisiaque, au milieu des mauvaises herbes et des plantes sauvages, dans le désert inhospitalier de l'extérieur. Car voici le temps prescrit où le septième ange fait résonner sa voix puissante, que perçoivent les morts en Christ (entendez cela de manière mystique ou secrète et spirituelle), sur quoi ils pousseront et croîtront tels des lys, dans la conviction que se multipliera la bénédiction des trésors inconnus, surpassant de loin toute la magnificence et la gloire extérieur et figurée de Salomon.

Être travailleur c'est être

présent

« Qu'est-ce qu'un travailleur ? » Nous ne cessons de nous répéter cette question jusqu'à ce que les faits parlent d'eux-mêmes et que les mots deviennent superflus. Le travailleur, c'est celui qui est là, celui qui est présent. A chaque instant, il est en contact intérieur avec la présence de la vie universelle en lui, qu'il partage avec toute chose manifestée. C'est pourquoi un travailleur est un participant. Il ne peut faire autrement que partager.

Partager, c'est lâcher prise à chaque instant. La pensée appliquée n'est jamais présente. Elle est toujours en dehors de la réalité de la vie universelle, de la réalité de ce qui est. La pensée façonne ce qui est apparent et ce qui est apparent façonne la pensée. C'est une seule et même chose. Celui qui perçoit et ce qui est perçu. Et comme la pensée est liée à ce qui est apparent et non à la vie universelle, elle crée le conflit, le conflit entre intérieur et extérieur, entre bien et mal. Le créateur, c'est elle-même, le créateur du dedans et du dehors. Voilà le mur qui partage en deux un seul et même espace. Le mur s'écroule-t-il, alors de nouveau il n'y a plus qu'un seul espace ; pas d'intérieur, pas d'extérieur, pas de bien, pas de mal, un seul et même espace.

Le travailleur se tient dans un espace qui est la réalité. Il n'y a pas deux réalités, celle de la personnalité et celle de l'universalité. *Être « présent »*, c'est voir les événements tels qu'ils sont, sans que la pensée s'interpose, sans que la pensée sépare, sans qu'elle élève un mur. Penser, c'est créer l'illusion. La pensée est née de l'identification avec la personnalité, avec le nom. Mais la personne provient de l'impersonnel ; le nom, du sans-nom. Le nom et le sans-nom sont inséparablement unis. Ils sont mutuellement liés. Il n'y a qu'une seule réalité. On ne peut pas l'imaginer. Elle est, à chaque instant.

Si nous nous tenons dans cette réalité, nous sommes des travailleurs. Un travailleur est. Il est dans la réalité. Qu'il qualifie cette réalité de bonne ou de mauvaise, il ne la vit pas moins, et cela en dehors des mots qui limitent. L'expérience de la réalité est sans mot. Elle se fait non seulement dans le travail de l'École, mais aussi dans la vie quotidienne. Un travailleur ne connaît pas la division. La vie quotidienne et le travail de l'École provoquent des événements,

des confrontations, par lesquels il apprend sans cesse à mieux se connaître ; à connaître ce qui sépare, ce qui blesse, la souffrance, la joie — et la tolérance, ce qui ne sépare ni ne blesse, ce qui ne suscite pas la souffrance ni ne cherche la joie.

Avec attention et sérieux, il regarde à l'intérieur de lui-même, tout ce qui se produit en lui. Le travailleur progresse avec persévérance dans la connaissance de lui-même, sans se laisser détourner par les autres. Car ce qu'il comprend de lui-même, il le comprend des autres. Il le partage dans la mesure où lui-même a davantage part à l'unique espace, à la seule réalité. Il n'attend rien, il ne défend rien. Il est présent et partage sa présence avec chacun. Car il n'y a pas de mur entre lui et l'autre. Il n'y a pas de mur entre son apparence et la vie universelle.

De cette unité naissent l'ordre, l'harmonie, l'authenticité. L'unique loi qui détermine tout est alors la vie elle-même. Lois, normes, règles de conduite, nécessaires à un être divisé pour le protéger de sa dualité, sont pour lui superflues. Car la rencontre avec la vie toujours présente est aussi la rencontre avec tous. L'unique norme, la seule loi, le seul comportement qui en découlent est l'attention : l'attention qui ne sépare ni ne divise, qui donne une vue claire et fait comprendre l'autre. Telle est l'essence de la rencontre. Cette attention parfaite, qui ne divise pas, détermine alors les paroles à dire et à ne pas dire, la conduite à tenir et le travail en commun.

Cette attention fait naître la responsabilité. A n'importe quel moment, c'est une réponse à ce que l'on voit et comprend, c'est une disponibilité. La responsabilité d'une chose que l'on ne voit ni ne comprend n'existe pas. C'est un état d'être qui ne peut se concrétiser.

Les fautes naissent toujours de l'ignorance et sont jugées par les ignorants. Celui qui sait ne condamne pas l'ignorance. Il voit et travaille quand on le lui demande. C'est la pensée qui a créé codes, normes, modèles de comportement, pour ceux qui pensent.

Dans la vie, il y a une seule loi : **la réalité**. La réalité est la vérité, la vérité est l'amour et l'amour se partage.

Tradition et liberté (II)*

Dans l'École Spirituelle de la Rose-Croix d'Or, on accorde une grande valeur à l'œuvre de Jan van Rijckenborgh et de Catharose de Petri qui, grâce à un travail intense, ont créé ensemble l'École Spirituelle. Ils sont souvent cités, et leurs livres constituent autant de moyens d'intervention et d'animation dans la vie personnelle ; d'où résultent des réactions en chaînes.

On peut considérer cette littérature, cette œuvre, comme un tout fermé, travaillant sans interruption ceux qui s'y relient. Nous nous bornerons, dans cet article, à parler d'un seul des ouvrages de Jan van Rijckenborgh, l'Appel de la Fraternité de la Rose-Croix.

Quel était le monde de la pensée de Jan van Rijckenborgh ? Quelle était sa philosophie de la vie ? Quelles sont les valeurs dont il est question ? Y a-t-il, dans cette œuvre, un système philosophique, un certain enseignement à trouver ? Peut-on brièvement indiquer, en termes clairs, quelle image du monde et quelle échelle de valeurs ressortent de cet ensemble ? Peut-on désigner la tradition à laquelle appartient cette œuvre ?

Nombre de questions et de tentatives d'explications surgissent quand on est confronté au problème suivant : « Qu'est-ce que l'enseignement de l'École ?

Quelles sont les caractéristiques de l'École ? Qu'est-ce que l'enseignement authentique de l'École ? » Si on veut donner à ces questions une réponse raisonnable, on doit alors revenir essentiellement au travail de Jan van Rijckenborgh et, à travers ce travail, à l'expérience et au finalisme dont il procède. L'expérience et le finalisme de Jan van Rijckenborgh était le service des hommes. Chaque page de son œuvre l'exprime. L'élément actif créateur, « l'impossibilité de faire autrement », par lequel prend forme cette mission, est lié à la tradition de la Rose-Croix. L'œuvre entière de Jan van Rijckenborgh est à suivre, à vivre et à approcher en tant que philosophie de la vie, en gardant à l'esprit, à chaque page, que la mission de cette vie, de cette œuvre, est le service

* La première partie a été publiée dans le Pentagramme n° 4 d'Avril 1986

des hommes. Cette mission est vécue sans compromis. Ce travail, cette

littérature sont nés par interaction avec les hommes. Cette littérature n'est pas née en dehors de la vie. Autrement dit, il n'y en a pas une ligne qui ait été écrite dans un bureau, à l'écart du monde, sans que l'auteur se préoccupe de l'influence qu'elle pourrait avoir sur le lecteur ou l'auditeur.

Non, ce travail est né sans autre but que le service des hommes. C'est pourquoi il est relié à la tradition qui favorise le plus ce service : **la tradition de la Rose-Croix.**

Cette littérature, cet enseignement ne doivent pas être approchés comme un système fermé, parce qu'ils sont nés pour le service des hommes. C'est pourquoi on peut difficilement parler d'un enseignement parfaitement défini, encore moins d'un système clos.

Le plus souvent on dit qu'un enseignement forme un système clos s'il ne s'y trouve aucun élément disparate. Ceux qui ne sentent pas la force dynamisante et stimulante d'où procède cette littérature, y trouveront peut-être des éléments troublants et contradictoires. C'est, cependant, le résultat de l'œuvre entreprise en faveur des hommes ; des hommes différents, vivant en des temps et des circonstances variés, d'où il résulte qu'il s'en dégage souvent des facettes et des échelles de valeurs particulières.

La lucidité et la pureté qui opèrent dans cette littérature en vue de l'accomplissement, constituent le véritable service des hommes, sans autre but que la liberté et l'amour. Une tradition, c'est une prise en compte de certaines valeurs, dans un certain but, au cours du temps. Les valeurs prises en compte dans la littérature, dans l'enseignement de la Rose-Croix, y ont obtenu une place après avoir été exprimées par un homme vivant.

La pureté de cet enseignement est la pureté avec laquelle ces paroles furent exprimées, et la vraie échelle de valeurs transmise pour changer l'échelle de valeurs de l'auditeur par rapport au but proposé, est la liberté, l'amour. La force propulsive qui agit derrière tout cela est le service des hommes. La pureté, c'est donc utiliser le moyen le plus efficace, sans intérêt personnel ou intérêt de groupe.

Un enseignement est impur si l'échelle de valeurs qu'il présente prend en compte l'intérêt du groupe à qui s'adresse l'enseignement ou dont il émane.

Pour réaliser intérieurement, de façon optimale, la mission au service des hommes, une liaison fut établie avec la tradition de la Rose-Croix. Pourquoi ? Jan van Rijckenborgh a écrit, au service des hommes, un commentaire de la Fama Fraternitatis R.C., L'Appel de la Fraternité de la Rose-Croix.

Mais encore : pourquoi le service des hommes ?

Constatons que les hommes souffrent, que les hommes sont malades, que les hommes ne sont pas libres. Constatons que les hommes veulent être libérés de la souffrance, que les hommes veulent guérir, que les hommes veulent devenir libres. Le service des hommes est fonction de la conscience qu'ils ont de pouvoir être libérés de la souffrance, de pouvoir guérir et devenir libres.

La pureté d'un enseignement, d'un remède, est son efficacité par rapport au but défini, et l'atteinte de ce but grâce à cette efficacité.

Le service des hommes par les Frères de la Rose-Croix se situe dans la tradition chrétienne. Il consiste à prêcher l'évangile et à guérir les malades. Ce service est propre à chaque tradition. La signature du champ terrestre où vivent les hommes appartenant à différentes traditions, c'est la maladie, la souffrance, le manque de liberté. La maladie et la souffrance est le facteur commun qui relie entre elles toutes les traditions dans lesquelles vivent les hommes. On parle d'un remède universel parce qu'il y a une souffrance universelle. La bonne nouvelle qu'apporte l'enseignement universel, l'évangile universel, c'est que l'on peut mettre fin à la souffrance.

Les frères de la Rose-Croix ont cette possibilité, et dans cette situation ils ont établi une sextuple convention. Jan van Rijckenborgh la commente dans son livre :

L'Appel de la Fraternité de la Rose-Croix. Cet ouvrage est un exemple de pureté d'un enseignement. Aucun lecteur ne peut rester insensible à l'émotion de l'auteur, au profond amour des hommes qui l'anime lorsqu'il expose les concepts des valeurs qui guérissent. Celui qui lit ce livre et ne ressent pas cette émotion n'est pas poussé par l'amour des hommes, et ne l'appliquera pas concrètement à leur service ; il mettra sans doute ce livre de côté. Car ce livre n'invite pas à philosopher mais à passer à l'acte, un acte qui transcende toute philosophie et tout principe. Là est la pureté de cet enseignement : appeler l'homme à se guérir lui-même puis à collaborer au service de l'humanité, dans

le processus de guérison d'autres hommes.

Les deux premiers points de cette convention sont les suivants :

1 — Aucun des frères ne pourra exercer une autre profession que la guérison des malades et ceci gratuitement ;

2 — Aucun d'eux ne sera obligé, du fait de la Fraternité, à porter un vêtement déterminé.

Nous parlons et écrivons sur la tradition et la liberté en tant qu'homme. Le point commun des hommes est qu'ils souffrent. Toute souffrance humaine a sa cause dans la conscience. Toutes les maladies se ramènent finalement à des états de tension, à des cristallisations de la conscience.

Une tradition, c'est la solidification de certains courants vitaux. Des hommes peuvent se laisser prendre dans ces courants vitaux solidifiés et les considérer comme des valeurs vitales de leur vie, le plus souvent parce qu'ils veulent trouver un point fixe dans la mouvance des courants de la vie. La fonction d'une tradition est de créer de l'ordre dans le chaos de la vie, pour ceux qui ressentent son passage comme trop rapide. Vouloir maintenir la tradition après la disparition du chaos comme seule forme de vie harmonieuse, ou seul précepte de vie, rend l'homme malade, fait se figer sa conscience et entraîne de très nombreuses souffrances. Ces souffrances, ces maladies disparaîtront si l'homme ainsi contraint abandonne sa tradition oppressante et retourne à la source de la vie universelle. La Rose-Croix chante :

*L'Esprit est sans fin, sans naissance,
Il est source d'éternité,
Il ignore temps et distances
Ses chemins sont illimités.*

*Temps, espace, fin, origine,
Sont pensée, désir et raison
Dont l'homme ici-bas est victime
Dans ce monde de l'illusion.*

L'homme sain, l'homme libre, est celui qui « est » ; celui dont la conscience est dans l'Esprit, dans le **non-né**, qui précède toute forme. Sain et libre est celui qui

sait que, dès le moment où il y a une origine, quelque chose commence, qui dépend de cette origine ; et que si ce commencement se coupe de l'origine, tout ce qui dépendait de l'origine est anéanti :

Si existe ceci, se réalise cela.

Si se manifeste ceci, se manifeste cela.

Si n'existe pas ceci, ne se réalise pas cela.

*Si s'arrête ceci, s'arrête cela. **

L'homme sain, l'homme libre, peut assumer à nouveau chaque forme et l'abandonner à nouveau. Il peut se soumettre à chaque tradition, il peut abandonner chaque tradition. Pour guérir un malade, il doit se lier au malade, il doit le connaître, percevoir les points aliénants de la tradition, déceler les nœuds de la conscience et indiquer les remèdes. Mais à chaque instant il retourne vers l'Esprit, vers le **non-né** et abandonne tout. Jusqu'au moment où, toujours au service des hommes, il se penche sur un autre malade, prisonnier d'une autre tradition. Lorsqu'un écrit subsiste, rendant compte de ce service des hommes, on peut en prouver la pureté par la guérison, gratuite, désintéressée, des malades. La description des processus de guérison et l'incitation à la guérison ne peuvent pas toujours être les mêmes, parce que les hommes n'ont pas toujours les mêmes maladies. La cause fondamentale de toutes les maladies est la même : c'est la cristallisation de la conscience. Un enseignement ou un remède est universel — donc valable pour tous — s'il fait voir à l'homme chaque forme de cristallisation à abandonner, et le fait entrer, avec sa conscience, dans l'éternel **non-né**. C'est un travail très étranger au monde, car le monde veut se maintenir, et beaucoup refusent de renoncer à leurs cristallisations et à tout ce qui en découle.

Les hommes vivent grâce à des structures et constructions mentales, et c'est parce que le noyau de leur être, le noyau-esprit de leur être, le principe inaccessible qui est en eux, ne peut jamais s'y identifier complètement qu'il y a dualité. Or la dualité est source de souffrance et de maladie. Les hommes ont construit de très nombreuses maisons ; il y a beaucoup de traditions où s'enracinent leur conscience.

* Maddjhima Nikaya II 32 dans *Afhankelijke oorsprong*. Piyadassi Mahathera Boeddhayana publications, 12.

Le Rose-Croix porte le vêtement du pays où il travaille. Le **non-né**, la conscience

sans attache, peut prendre toutes les formes. Pour pouvoir servir les hommes, sans trop de résistances dans un monde où la cristallisation menace de nombreux groupes humains, cette convention est très efficace.

« Prendre le vêtement du pays où l'on travaille ». Le travail de Jan van Rijckenborgh en est un pur exemple. On peut y déterminer le vêtement, les formes du pays où il a travaillé. La pureté du travail de Jan van Rijckenborgh est l'esprit qui souffle à travers tout vêtement, toute notion : « *L'Esprit est sans fin, sans naissance, l'Esprit est source d'éternité.* »

« Aucun frère de la Rose-Croix ne portera un vêtement déterminé. Ils ne se joindront pas à certaines corporations ou à certaines associations ; ils se tiendront au-dessus ou en-dehors de tout parti, pour pouvoir mieux exécuter leur tâche. Nous devons cependant bien comprendre ceci. Il va de soi que, tout l'univers étant système et ordre, un travail d'organisation, une construction vraiment méthodique est appelée à l'existence uniquement là où elle est utile et nécessaire. La construction de cet édifice devra rendre par avance impossible toute tendance à la cristallisation.

Il est évident que, grâce à cette règle, l'Ordre de la Rose-Croix devient insaisissable dans la diversité de son œuvre. Un groupe qui se manifeste matériellement en tant qu'unité peut être combattu, mais une diversité inconnue des idées, des méthodes, est aussi inattaquable que la lumière même. La lumière se répand en milliers de rayonnements sur le monde et l'humanité et pénètre dans les lieux les plus sombres ; et où cette lumière apparaît, les ténèbres doivent disparaître. » (*Jan van Rijckenborgh, l'Appel de la Fraternité de la Rose-Croix, chap 14*)

La présence de l'Esprit, le *non-né*, le sans forme, le sans tradition, est déterminante pour la pureté de l'enseignement. C'est pourquoi on ne peut jamais approcher le travail de la Rose-Croix de l'extérieur. Le fait-on cependant, on perçoit alors peut-être confusion, enseignements contradictoires, échelles de valeurs changeantes, etc. D'innombrables formes apparaissent dans le monde et, après un certain laps de temps, disparaissent de nouveau. « L'homme d'aujourd'hui est le produit de pensées et d'actes répétés des milliards de fois. Il n'est pas achevé ; il est encore sans cesse en devenir. Son caractère est déterminé par son propre choix. Par le conditionnement, on devient ce que l'on pense ou fait. » (Afhankelijke oorsprong, Piyadassi Mahather, Boeddhayana publicaties, 12)

Le service des hommes est le but de l'École de la Rose-Croix. L'École est portée et formée par des hommes. Une tradition peut se former à l'occasion du service des hommes. Pour un homme, la tentation est grande de rester attaché à la beauté d'une organisation ou d'une tradition. Comme l'a dit Jan van Rijckenborgh, l'organisation est nécessaire là où elle est utile, mais sa structure interne doit être telle que toute tendance à la cristallisation soit rendue par avance impossible.

Cette attitude intérieure donne la possibilité de travailler, la force dynamique permettant à ceux qui participent à l'œuvre de guérison de n'être pas eux-mêmes gênés par le vêtement qu'ils portent et dont ils se servent pour la guérison des autres.

C'est le pourquoi de la 3ème convention que les Frères Rose-Croix passent entre eux :

3 — Tous les ans, au jour C. chaque Frère se présentera à la Maison Sanctus Spiritus, ou fera connaître la cause de son absence.

Chaque fois que le frère a accompli une tâche, chaque fois qu'il a servi les hommes sous une forme ou une autre, il doit retourner vers l'Esprit, vers le *non-né*, vers le sans forme. Il doit tout laisser disparaître. Il doit abandonner chaque méthode une fois mise en application, car la multiplicité de la vie et de la souffrance est si grande qu'il arrive constamment devant des « noeuds gordiens » différents et qu'il doit être capable d'approcher les plus grands désordres à partir de l'invisible.

La force du *non-né* est d'être en mesure d'abandonner toutes les naissances et de pouvoir assumer de nouveau n'importe quelle naissance. Un frère de la Rose-Croix vivant sa vie au service des hommes n'a lui-même aucune tradition, mais il peut créer toutes les traditions. Il peut travailler un certain temps dans une tradition, mais quand son travail est terminé, que son année est accomplie, il doit retourner vers l'Esprit, le sans forme, la vie qui pénètre tout. Et aussi longtemps qu'homme lui-même, il vit au service des hommes, ceci est son commencement et sa destinée finale. Dans le *non-né* existe aussi bien la liberté de renaître que de ne pas renaître. Toutes les traditions sont dans l'Esprit parce qu'il n'en possède aucune.

Si existe ceci, se réalise cela.

Si se manifeste ceci, se manifeste cela.

Si n'existe pas ceci, ne se réalise pas cela.

Si s'arrête ceci, s'arrête cela.

« Jésus voyant une grande foule autour de lui, il donna l'ordre de passer de l'autre bord. Un scribe s'approcha et lui dit : Maître, je te suivrai partout où tu iras. Jésus lui répondit : Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposé sa tête. » *(Matthieu, 8 : 18-21)*



Jeunesse — Jeunes

Deux natures

Piet

J'avais un ami : on l'appelait Piet.

Au lycée, on faisait presque tout ensemble. On apprenait nos leçons, on faisait nos devoirs et préparait nos compositions. On montrait même un semblable intérêt pour les filles du quartier.

Mais les choses changent : je le perdis de vue. Je m'en allais dans la capitale : il resta et entra dans l'affaire de son père.

« Temporairement, dit-il, car personnellement, je veux faire quelque chose dans les bateaux. »

Il y a de ça environ 14 ans maintenant.

Il a repris l'affaire de son père. Mais il lui est arrivé quelque chose de bizarre. Il rencontra une fille qui faisait de la cartomancie. Elle avait aussi une boule de cristal et prenait, le soir, des cours d'astrologie et de magie.

La première fois que j'allais le voir, deux ans après, nous avons parlé de la société. Il n'était pas d'accord avec moi. *« Elle est trop pleine d'astuce, affirmait-il, tout le monde caquète et joue au plus malin. Mais on essaye d'y faire quelque chose ! »*

« Ah, dis-je, tu fais de la politique ? »

Mais il se contenta de sourire et de regarder sa femme d'un air entendu.

La visite suivante fut encore plus étrange.

« L'équilibre doit être rétabli. Il n'y a pas de justice, plus de justice suprême. Mais les justiciers se lèveront de nouveau ! Écoute-moi bien. »

Et il parla du moyen-âge. Non de l'effrayante pauvreté et de la peur des hommes de ce temps-là, mais des « chevaliers blancs et des épées de Salmor », qui devaient être anéantis.

« Si cette société est aussi pourrie, dit-il, c'est que les Salmors n'ont pas été vaincus. Et nous allons faire quelque chose », conclut-il en lançant consciemment un regard dans la direction de sa femme.

J'y suis retourné encore une fois. J'avais appris que sa femme était partie : c'est de plus en plus courant, mais on peut avoir besoin d'aide dans ce cas-là.

Je ne pus poursuivre la conversation. En guise d'au revoir, il dit :

« Ah, tu es là, Prince Védra ! C'est bien. Cette après-midi, il y a le grand tournoi et ta présence est très importante, tu comprends ».

Ses cheveux étaient hirsutes et il ne s'était pas lavé depuis des jours. Le magasin restait provisoirement fermé. « La princesse est partie en avant, tu le sais, prince, mais nous allons former une escorte pour nous rendre là-bas : Dieu et les chevaliers blancs triompheront aujourd'hui : Salmor, et l'épée de feu du mal, sera pour toujours anéanti. »

Et il ajouta : « *La princesse Agnès reviendra alors dans notre château.* »

Il était passé de ce monde dans un autre. Visiblement, il ne se rendait pas compte de son cas. Cette société était trop dure pour lui et il s'était trouvé, au cours des ans, un refuge dans le mental.

Deux natures

C'est vrai, cette société et notre façon de vivre ne semblent pas idéales. Néanmoins la méthode de la fuite a peu de sens : elle est compréhensible mais fondamentalement erronée.

La faiblesse essentielle de la société n'est pas celle d'un homme, mais de l'homme. Il est, passivement ou activement, la cause de toute l'injustice. Ce ne sont pas les communistes, ni l'amour de l'argent, tout cela n'est qu'un reflet de la réalité. Ce n'est pas non plus la corruption du milieu, la nourriture malsaine ou non biologique.

Les jeunes désirent volontiers être des citoyens du monde : se sentir à l'aise dans tous les pays, avec l'air et les manières d'une réclame de Peter Stuyvesant. Mais ta situation réelle est que tu vas à l'école ton travail, et c'est moins excitant ! Mais si tu vois beaucoup de films, tu peux avoir l'illusion d'en faire partie. Tu entres ainsi, en imagination, dans un autre monde.



Sans doute peux-tu vivre beaucoup plus près de la réalité. Mais alors, pendant que tu es en train de vivre, tu ne cesses de désirer que ça change. Tu n'aspères qu'au week-end, qu'à l'été, qu'aux vacances, de sorte que la plupart du temps tu oublies que tu es en train de vivre. Voilà la note fondamentale de ton existence. Voir cela clairement, pénétrer cette idée, c'est déjà beaucoup. La note fondamentale de toutes les existences, c'est la soif du changement.

Cette soif n'est pas là, comme ça, pour rien. Derrière elle, il y a une cause : c'est l'existence de deux mondes. Cette soif nous rappelle sans cesse qu'il y a deux natures, telle est la base de l'enseignement de la Rose-Croix.

Ces deux natures sont :

L'ordre de nature qui est le nôtre — dont on voit continuellement les deux faces ; et un monde qui ne connaît pas la division et a pour caractéristique l'unité.

Il y a l'homme, toi et moi, qui montre sans cesse deux aspects : croissance et régression, vie et mort, etc.

Et il y a l'homme originel, qui vit réellement.

Du moins, il le pourrait, il le devrait. Mais ce n'est pas encore le cas. L'homme aux deux aspects vit continuellement poussé d'un côté et de l'autre, en avant et en arrière. C'est la vibration de son cœur qui ne le laisse pas satisfait d'une unité approximative, d'une soi-disant réussite. La cause en est l'activité de ce qui reste en lui d'originel.

Deux mondes dans l'homme.

Cette situation n'est pas idéale dans le présent. Elle serait plus favorable si c'était l'homme originel qui agissait, en chacun de nous, avec toute sa force, mais il n'en est rien. En nous n'agit que l'homme-personnalité, c'est lui qui gouverne. Et ça devient très compliqué quand on pense que c'est le **moi** qui dirige la personnalité ; le moi, l'ensemble de tout ce qui, en toi, est axé sur ton propre profit, ton propre plaisir, ton propre intérêt et qui cherchera à l'atteindre à tout prix. Le moi oriente l'homme vers ce qui lui convient : comme un navire sans timonier tourne en rond sur l'eau, jusqu'à ce qu'il heurte un rocher au, comme cela se produit aussi parfois, entre en collision avec un autre bateau.

Deux personnes dans l'homme.

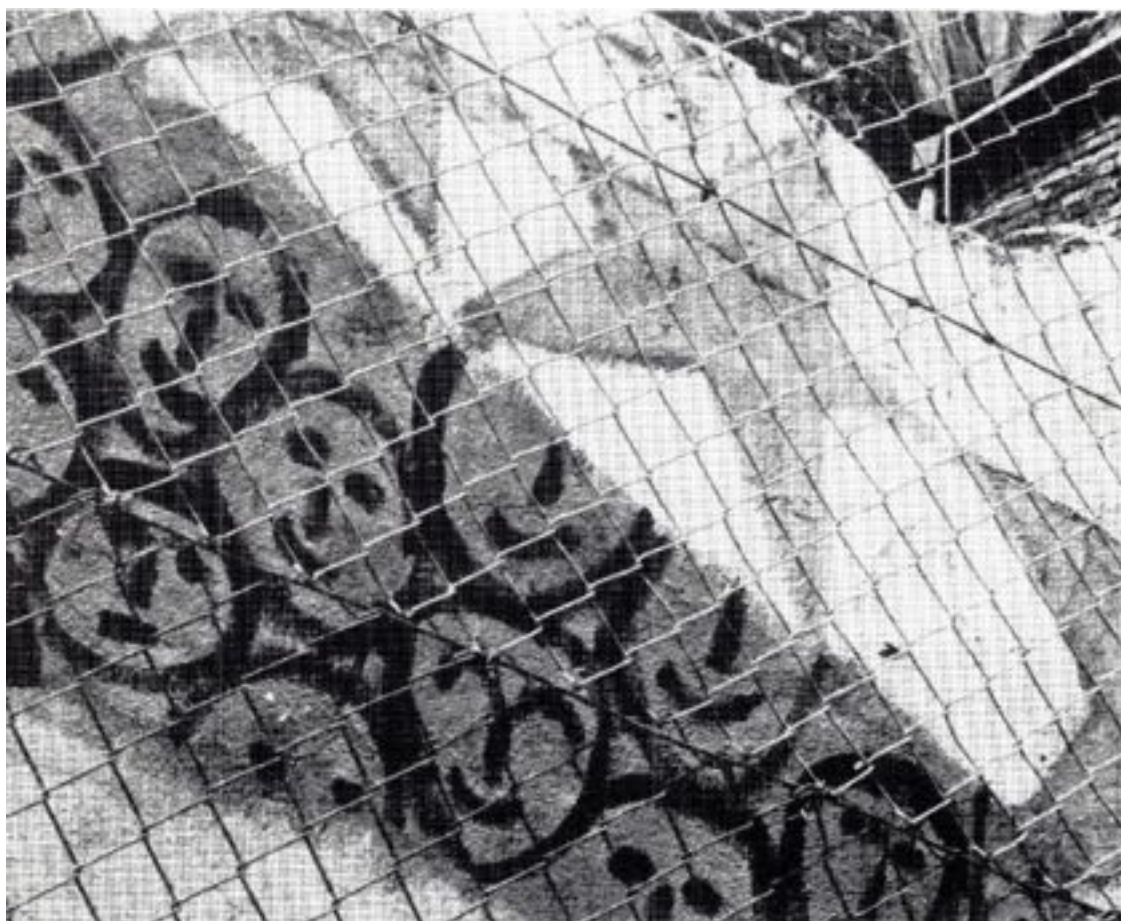
La situation serait beaucoup plus favorable si le moi pouvait être neutralisé. C'est possible par le brisement et la transformation, non pas seulement des circonstances extérieures, mais aussi et directement de toi-même. Essaie de prendre de la distance par rapport à tes désirs et à tes émotions primaires. En toi le désir d'un autre monde grandit et si tu lui fais de la place, il finira par te donner la certitude que l'homme-âme, l'autre, originel en toi, appartient bien à ce monde-là.



Montagnes russes

Je déambule au hasard dans la kermesse pleine de monde. Partout autour de moi de la musique (*du vacarme !*) et l'épreuve de la foule qui me bouscule durement et de façon inquiétante.

Dominant la foire, les wagons des montagnes russes montent et descendent en trépidant. Presque inconsciemment, je me dirige de ce côté-là et achète un ticket. Dans la longue file de gens qui attendent et avancent lentement, je regarde vaguement, avec une sensation de mal à l'estomac, les petits wagons qui dévalent la pente dans un bruit de ferraille. L'un d'eux cesse de faire rage et s'arrête, soudain, pile devant moi. Avant d'en être vraiment conscient, je m'accroupis pour vérifier la solidité de ses attaches.



Les gens de la queue regardent tout autour bizarrement. De gros crampons retiennent le wagon comme des griffes sur les rails brillants ; il n'y a aucune chance qu'il puisse se détacher. Mais comme un éclair, une idée traverse mon cerveau. Mes pensées et ma conscience sont-elles aussi fermement cramponnées à la nature ?

En même temps, je ressens pourtant, par moment, que mon âme a véritablement soif d'être libérée !

La nature divine est le but de ma vie. Je ne veux plus gaspiller mon orientation au profit de la nature matérielle.

Je m'efforce de canaliser mon énergie pour m'abandonner à l'autre ordre de nature, qui n'est pas de ce monde.

Ainsi se livre en moi un combat très dur : je veux rester attaché tranquillement et agréablement aux montagnes russes de la vie dialectique.

Mais l'Autre en moi parle : « ***La liberté est mon plus grand désir*** ». Et la lutte continue, et il faut que je choisisse !

Est-ce si simple que cela ? La nature divine est la demeure de l'âme.

Ma mission est de m'oublier moi-même et d'aspirer sans cesse à la vie supérieure, pour que les autres la sentent et la reconnaissent.

Dans ce combat, je le sais, je ne suis pas seul ; et cela me donne la force de continuer, tandis qu'à l'arrière-plan, les petits wagons des montagnes russes s'éloignent avec fracas.

